ÉLOGE

DE

G.-M. FÉLIZET

(1844-1908)

PRONONCÉ A LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

DANS LA SÉANCE ANNUELLE DU 18 JANVIER 1911

PAR

M. E. ROCHAR[illegible]

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE [illegible]

PARIS

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (VIe)

1911

ÉLOGE

DE

G.-M. FÉLIZET

(1844-1908)



G.-M. FÉLIZET

1844-1908

ÉLOGE

DE

G.-M. FÉLIZET

(1844-1908)

PRONONCÉ A LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

DANS LA SÉANCE ANNUELLE DU 18 JANVIER 1911

PAR

M. E. ROCHARD

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

PARIS

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (VIe)

1911

ÉLOGE

DE

G.-M. FÉLIZET

(1844-1908)

Mes chers collègues,

Il est de tradition, dans notre compagnie, de ne prononcer, dans la séance annuelle, que l'éloge des anciens présidents ; vous ne m'en voudrez certainement pas de déroger à cet usage en faveur de notre regretté Félizet, surtout quand vous saurez qu'en le faisant vous me permettrez de payer une dette de reconnaissance.

Félizet a fait, ici même, l'éloge de mon père; il fut toujours pour moi un bon maître et m'a peut-être un peu désigné à vos suffrages pour lui succéder dans la place de secrétaire général.

Ce n'est, du reste, pas un type banal que celui de notre ancien collègue! Chirurgien, certes, mais original, artiste, écrivain, homme d'épée et comme sorti d'un creuset dans lequel on aurait mis de cette bonne terre de France, prise un peu à Tarbes, patrie de Dartagnan, un peu à Chinon où naquit Rabelais, et aussi peut-être un peu à Bergerac, pays d'origine de notre inoubliable Cyrano !

Et pourtant, étant né à Elbeuf, le 13 février 1844, il est Normand d'origine ; mais ce n'est que par hasard, selon lui, qu'il vit le jour dans la Seine-Inférieure, et il préférait se dire Champenois.

Georges-Marie Félizet était le fils de Laurent Félizet, vétérinaire, et de Mlle Laure Cadet Le Choizelat.

Son grand-père, Savinien-Laurent Félizet, était maître de poste et cultivateur dans l'Aube, à Maizières-la-Grande. La femme de ce dernier était la sœur de Cléophas Flaubert, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen, le père de Gustave Flaubert, le célèbre écrivain,

et d'Achille Flaubert, chirurgien comme son père, du même hôpital. On voit que par sa naissance, notre futur collègue avait déjà des attaches avec la chirurgie.

C'est sur le conseil de Cléophas Flaubert que son père vint s'établir en Normandie, ce qui resserra les liens d'intimité des deux familles.

Félizet passa donc les premières années de sa jeunesse à Elbeuf.

On sait l'impression durable produite par les récits que nous avons entendus dans notre prime jeunesse. Le cerveau de l'enfant grandit tout ce qu'il entend, comme tout ce qu'il voit. Qui de nous n'a été frappé de désillusion en revenant aux lieux où se sont passées nos premières années ! Minuscule la pièce d'eau qui semblait un bel étang, toute petite la place où nous nous ébattions et que notre souvenir décuplait.

Quelles proportions peuvent aussi atteindre les histoires avec lesquelles nous avons été bercés et qu'un contrôle presque impossible, le plus souvent difficile ou toujours très tardif, ne peut ramener à de justes dimensions. Elles pénètrent notre jeune cerveau encore si malléable, l'imprègnent profondément et exercent sans conteste une certaine influence sur nos jugements futurs et peut-être aussi sur la manière de conduire notre existence.

C'est ainsi que la fréquentation d'un vieil ami de la famille donna à Félizet, encore tout enfant, cet esprit enthousiaste et batailleur qu'il conserva homme fait.

Il passait une partie de ses journées en compagnie du père Noirot, gardien du pont à péage d'Elbeuf, et qui était un ancien *artiste*. C'est ainsi, paraît-il, qu'on appelait les vétérinaires militaires.

Il avait fait partie de la Grande Armée, et non seulement vu Napoléon, mais lui avait adressé la parole au siège de Hambourg où l'un des premiers il préconisa la consommation de la viande de cheval. On voit d'ici le prestige que put avoir cette vieille moustache dans l'esprit de Félizet, et quelle admiration il conserva pour ce vieil ami qui avait causé avec le grand homme Qu'on se rappelle, en effet, la chanson de Béranger :

Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

Mais le jeune Georges dut bientôt quitter Elbeuf, sa famille et le père Noirot pour entrer au lycée de Rouen. Il y fit, du reste, d'excellentes études, à ce point même que le collège Sainte-Barbe lui donna une bourse, et le voilà à Paris où son travail lui fait obtenir le prix d'honneur au concours général.

Ses grades universitaires acquis, en 1863, il fallait choisir une profession. La médecine l'attirait, et, malgré les sacrifices pécuniaires qu'elle nécessitait, lui, sans aucunes ressources, n'hésita pas à se lancer dans cette rude carrière.

Comme ses parents ne pouvaient lui être d'aucun secours, il entra comme maître d'études dans ce qu'on appelait alors un four à bachot, dont il est inutile de dire le nom. Je ne connais pas au monde de situation plus lamentablement décevante que celle de cet homme qu'à cette époque on appelait nn pion. Toujours en proie à l'inlassable malice des élèves, mal payé, mal nourri, en étude pendant le jour, au dortoir pendant la nuit, quel courage ne fallut-il pas à notre futur collègue pour ajouter à cela le travail de la médecine!

Pour faire face aux dépenses qu'elle exigeait, il donnait des répétitions, et dans quelles conditions! Il avait un élève turc, assez ignorant, paraît-il, quoiqu'il devînt plus tard ministre de l'Instruction publique à Constantinople. Le directeur de l'Institution s'était chargé de fixer les honoraires des leçons, à son plus grand profit, du reste, car je me suis laissé dire qu'il touchait de ce riche Ottoman 40 francs par jour, et qu'il ne donnait à Félizet que 40 francs par mois. Cette exploitation éhontée, qu'il ne connut que plus tard, lui était restée péniblement gravée dans la mémoire. Plus âgé et arrivé, il rencontra un jour le personnage en question et ne put s'empêcher d'un geste violent de faire pâlir sa boutonnière en même temps que de son extrémité inférieure il lui imprimait son plus profond mépris sur une région anatomique que vous me dispenserez de nommer.

Certes, ces violences sont parfois regrettables, mais elles s'adressaient à un homme qui, en plus des procédés que je viens de vous citer, n'avait pas hésité à mettre dans la rue, sans même avoir l'humanité de le conduire à l'hôpital, Félizet malade de la fièvre typhoïde. Que serait-il arrivé de lui sans l'assistance d'une personne aussi charitable qu'inconnue, qui eut la bonté de prendre un billet pour le pauvre malade qu'elle installa dans le train et qui put ainsi arriver à Elbeuf!

Il guérit néanmoins et revint à Paris ; mais on comprend qu'il n'eut plus le moindre goût pour la situation de maître d'études. Il loua donc, rue de Condé, et pour 90 francs par an, une chambre, si on peut donner ce nom à un réduit si petit que lorsqu'on avait dressé le lit la porte ne pouvait plus s'ouvrir, et que pour se laver il fallait laisser ouverte la fenêtre à tabatière ; et pourtant le même Béranger, que je citais tout à l'heure, a chanté : « Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans ! »

Il vivait du fruit de ses leçons. Comme il faisait partie du ser-

vice d'Hervieu qui exigeait sa présence à l'Hôtel-Dieu dès 8 heures, il se faisait réveiller par un garçon boulanger, allait à pied du quartier latin à Neuilly où il donnait une répétition à 6 heures du matin. Il avait su persuader aux parents que c'était dans l'intérêt de son élève, et on admirait même son dévouement.

Il faisait aussi des traductions anglaises, espagnoles, arrivait à se tirer d'affaires; plus tard, il donna des leçons d'anatomie, et c'est ainsi que « sans fortune, sans appui, par la seule force des exemples devant lesquels il fut élevé, par la puissance d'une volonté indomptable (1) », pour me servir des propres paroles qu'il adressait au souvenir de mon père, il a pu de rien réussir dans la rude carrière qu'est celle des hôpitaux de Paris, et donner l'exemple d'une vie bien remplie et sans aucune défaillance.

Ils sont nombreux, et c'est une des gloires de notre corporation, ceux qui sont arrivés sans la moindre ressource à parcourir la carrière de chirurgien des hôpitaux de Paris; quand on pense aux difficultés qu'éprouvent à conquérir les seuls grades d'externe et d'interne ceux qui n'ont même pas à songer à leur subsistance, on se rend compte des privations et de la somme de travail que dut donner Félizet pour arriver à l'externat, en 1865, puis à l'internat, en 1867. Il le laisse voir dans ces quelques phrases exquises dont il avait le secret quand, en 1883, il s'adresse à ses jeunes collègues lors de la proclamation des noms des nouveaux internes: « Depuis cinq ou six ans que vous avez pris votre première inscription, leur dit-il, vos journées se sont écoulées dans les fatigues et les répugnances d'un apprentissage difficile, et vos soirées, nous en pourrions demander le secret à votre petite lampe, le plus fidèle objet du mobilier d'un étudiant, à cette lampe devant laquelle nous sommes tous, dans le tard des nuits, restés longtemps penchés la tête dans les mains.

« Elle vous a vu plusieurs fois pâlir à la peine, aux heures où sa lueur claire s'associait à cette grande voix douce qui vient, dans le silence des veilles studieuses, murmurer à l'oreille des paroles d'encouragement et dont le souffle ami remplit de joie, de confiance et d'espoir la solitude de la chambre... »

Comme tout cela est loin, s'écrie-t-il, et il leur prêche « la précision, la clarté, la passion de l'exactitude, l'horreur du pédantisme et ce je ne sais quoi de simple, de naturel, de pénétrant, qui est comme la fleur du vieil esprit de France ».

Ces anciennes traditions, comme beaucoup d'autres bonnes choses, ont disparu sous le masque d'un faux progrès. C'est regrettable. L'occasion qu'elles faisaient naître de nous faire

(1) Éloge de Jules Rochard. *Bulletins de la Société*, 1908.

entendre d'aussi ravissantes paroles, devait seule suffire à légitimer leur maintien.

Le voilà donc interne de 1867 à 1871, et ses deux maîtres préférés sont Gosselin et Dolbeau.

Ce dernier le prit en affection. L'homme solennel, autoritaire, un peu glorieux qu'était Dolbeau, l'amateur qui se plaisait à orner sa demeure de tapisseries dont on brisa les métiers, heureux qu'il était de posséder à lui seul des chefs-d'œuvre inédits (1), devait, suivant la loi des contrastes, avoir du penchant pour la nature simple, primesautière, franche et un peu rabelaisienne de Felizet. Celui-ci fut pour lui un véritable ami et non seulement dans la bonne, mais encore dans la mauvaise fortune. Quand le professeur est un instant menacé, il va seul là où est son devoir. Il y a péril? Qu'importe! Quand on assaille le maître, il est près de lui et il lui est fidèle jusqu'à la mort.

A ce moment, ses tendances se sont montrées : il fera de la chirurgie et il suivra ce que nous appelons la carrière des concours.

Il commença par passer une thèse remarquable intitulée : « Recherches anatomiques et expérimentales sur les fractures du crâne ». Elle est restée classique et obtint en 1874 une récompense à l'Académie de médecine et une médaille d'argent de la Faculté.

Il affronta ensuite le concours des hôpitaux et fut nommé, en même temps que Richelot, chirurgien du Bureau central, le 1er juillet 1880.

Il ne fut placé que le 1er mai 1887 à l'hôpital d'Ivry, et en janvier 1889 il alla à Tenon. C'est dans cet hôpital qu'il se spécialisa comme chirurgien d'enfants. Il y resta douze années, jusqu'au 1er mars 1901, époque à laquelle il entra dans le service tout neuf de Bretonneau, où il resta jusqu'à son honorariat (1er janvier 1907). Entre temps, il avait été décoré en 1877 pour faits de guerre, avait obtenu en 1895 à l'Académie des Sciences un prix Montyon (médecine et chirurgie) et il fut fait officier de la Légion d'honneur à fin de carrière.

Les jeunes gens qui abordent aujourd'hui la pratique de la chirurgie ne peuvent se douter de l'évolution que durent faire subir à leurs idées ceux qui, comme Félizet, ont été internes avant la guerre. Tout est maintenant si simple, si facile, si scien-

(1) Eloge de Dolbeau, par M. de Saint-Germain. *Bulletins de la Société de Chirurgie*, 1880.

tifique même; on se demande comment il put y avoir un moment de flottement dans les cerveaux de nos anciens grands praticiens. C'est que les perfectionnements de l'outillage se sont petit à petit réalisés, en même temps que les idées ont marché, et qu'à l'heure actuelle on se trouve devant un tout qui paraît harmonieux et complet; mais les choses se présentaient bien autrement pour ceux qui assistèrent à l'évolution de l'antisepsie en asepsie, à la transformation du matériel instrumental, à la création des étuves, des autoclaves, à la stérilisation du catgut....! Quand on pense qu'autrefois, on parlait du pus louable, qu'on arrivait même à le croire nécessaire, on juge de la stupéfaction de ceux qui assistèrent à la naissance de la nouvelle chirurgie, et quel travail il fallut pour se débarrasser des anciens errements. C'est à cette génération de transition, si j'ose l'appeler ainsi, qu'appartenait Félizet qui se mit au courant des nouvelles méthodes, gardant néanmoins quelques préférences pour l'iodoforme et la gaze iodoformée. Nous le connaissons surtout comme chirurgien d'enfants, et, comme tel, il a étudié la hernie inguinale qu'il pratiquait par un procédé particulier, avec du fil d'or. Il a écrit un remarquable livre sur ce sujet.

Il s'est aussi beaucoup occupé de la tuberculose articulaire, était partisan convaincu des résections larges, et notamment de celle de la hanche qu'il pratiqua avec une audace extraordinaire. Il portait le feu dans les foyers articulaires à l'aide d'un chalumeau qui parfois causait un peu d'émotion à ceux qui le voyaient employer, mais qui, entre ses mains, a donné quelques bons résultats.

Il avait l'esprit inventif et a imaginé quelques instruments ingénieux : une seringue stérilisable, une scie à champ mobile, et le premier eut l'idée de faire une aiguille qui, au lieu de se terminer en pointe, est aplatie et tranchante à son extrémité acérée.

Notre ancien collègue, quoique spécialisé dans la chirurgie d'enfants, fit néanmoins sur l'adulte quelques opérations retentissantes. Le premier, il retira de l'estomac, après la fourchette de Labbé, une cuillère, ce qui complétait presque le service, et il n'est pas besoin de vous rappeler ici qu'en 1899 il fit une opération d'autoplastie remarquable sur la joue d'une de nos plus jolies actrices; toutes les Revues de fin d'année en ont parlé. Toujours prêt, en vrai chevalier, à se sacrifier pour les dames, c'est sur lui-même qu'il préleva la portion de peau nécessaire à la greffe. Les journalistes ne manquèrent pas de discuter beaucoup sur la partie de lui-même qu'il offrit à sa malade, et l'un d'eux alla même jusqu'à dire que peu importait comment s'était conduit le

chirurgien, pourvu qu'il eût fait son devoir, et il intitulait son article : « Fais ce que dois! », à tort, du reste.

Littérateur, homme d'épée, comme je vous le montrerai tout à l'heure, par conséquent très occupé, modeste aussi, peu enclin à briguer les titres et les honneurs, ce ne fut que très tard que Félizet songea à se présenter à vos suffrages. Il ne fut, en effet, nommé membre de la Société de chirurgie que le 29 avril 1891, et, le 19 décembre 1906, vous le désigniez comme votre secrétaire général au moment où il allait quitter les hôpitaux.

*
* *

Voici la carrière du chirurgien, de l'homme qui porte l'acier tranchant dans sa trousse, c'est-à-dire dans sa poche; mais nous voyons aussi bien, dans des temps plus reculés, Félizet la rapière au côté, chevalier des dames, chatouilleux sur le point d'honneur et prêt à défendre les siens et son pays.

Il adorait en effet l'escrime; l'épée était le grand attrait de son existence, il semblait que l'éclair de sa pointe le fascinât.

Il a sur ce sujet écrit un fort beau livre, apprécié de tous, même des professionnels, lui qui n'était qu'un amateur.

Dans une courte préface il a comme condensé tout ce qui pour lui fait l'homme grand et digne de ce nom, il y a résumé les qualités qu'il désirerait voir à son fils. Je voudrais, mais, en le faisant, je craindrais de lasser votre attention, vous lire ce petit chef-d'œuvre dans son intégralité; je vais néanmoins vous le citer presque tout entier.

Il s'adresse à son petit Gy et lui dit :

« Tu seras fort, et par conséquent sage.

« Tu éviteras dans la vie les querelles faciles et les engagements avec de plus faibles que toi.

« Un des beaux côtés de la vraie force consiste, non pas dans les coups qu'elle porte, mais dans la modération qu'elle permet de montrer.

« Tu seras donc modéré, mon petit homme, mais il y a deux choses pour la défense desquelles je veux que tu sois violent, intrépide, inflexible, féroce, impitoyable, — deux choses saintes qu'un honnête homme doit aimer plus que sa vie : ces deux choses s'appellent son HONNEUR et son PAYS!

« Malheur à qui les toucherait!

« La mort fût-elle là, sous tes yeux, tu iras de l'avant, crânement, le front haut, le sourire aux lèvres, à la française, n'est-ce pas mon petit Gy, toi que j'entends là sommeiller doucement,

les poings fermés, la tête pleine des splendeurs du grand cerf-volant neuf que nous devons lancer ensemble demain sur la plage !

Dors, mon petit ! »

Honneur et patrie ! Cette devise que dans ma prime jeunesse j'ai vu de longues années peinte sur la dunette de nos anciens vaisseaux, Félizet l'avait faite sienne, et avec quel courage il la soutenait ! C'était un brave dans toute l'acception du terme ; il n'avait pas le courage qui aime à s'entourer du panache, mais le vrai, le froid, celui qui se possède.

Pendant la guerre, fait deux fois prisonnier, deux fois il s'évada pour reprendre du service, et il ne se contenta pas d'exercer son art avec le dévouement que vous savez, mais chargé d'un message officiel, bravant l'eau et le feu, il traversa les lignes ennemies pour rentrer dans Metz. On donne souvent le nom de héros à des hommes qui n'en ont pas fait davantage, vous allez en juger vous-même.

Le service médical de l'armée française était insuffisant en 1870 ; aussi le ministre de la guerre fut-il obligé de s'adresser aux médecins civils. A Paris on répondit à cet appel avec empressement et plus de 1.000 inscriptions furent-elles obtenues en peu de jours. Celle de Félizet était du nombre. On forma au Val-de-Grâce des Commissions d'examen à la suite desquelles on conféra le grade de médecin aide-major de 2e classe aux candidats admis. Mais il fallut attendre longtemps le départ.

Enfin, le 18 août, nos jeunes médecins reçurent une feuille de route, les enjoignant de se rendre sur-le-champ à Metz, pour se mettre à la disposition de l'intendant militaire de la 3e division.

Ils s'embarquèrent donc à la gare du Nord, au nombre de 16, emmenant avec eux deux wagons chargés d'instruments et de pièces de pansements. Le blocus de Metz était à cette heure un fait accompli. L'empereur avait quitté la ville le 16 et le 18 ; les lettres de Thionville et de Luxembourg n'arrivèrent plus.

Félizet ignorait ces détails et ne savait pas vers quel inconnu il marchait, le cœur presque léger.

Arrêté d'abord à Soissons, puis à Reims, il commença à entrevoir la triste vérité, un maréchal des logis de dragons lui ayant dit qu'il avait vu l'empereur arriver à Mourmelon, dans un wagon de marchandises, assis sur une chaise d'église, la tête penchée, le regard inerte, les bras pendants.

Arrivé à la gare de Rethel où la population attendait un train de blessés, un honnête habitant dont il a toujours regretté de ne pas savoir le nom s'avança vers lui et lui offrit mille francs pour faire *un peu de bien là-bas*. Il regretta depuis de n'avoir pu l'ac-

cepter. Enfin, l'intendant de Charleville lui dit qu'il allait donner des ordres pour lui faciliter l'entrée dans Metz où il fallait arriver *à tout prix*.

Alors, la plupart de ses compagnons restant à Montmédy, le voilà parti pour Longuyon où il trouve une locomotive avec deux wagons qui le mènent à Thionville. Là, le général en chef lui confie un pli pour Bazaine.

Un train devait partir pour Metz, mais à 6 kilomètres on dut rétrograder devant la présence des Prussiens. Un brasseur du pays mit deux chevaux à la disposition de Félizet et du seul compagnon qui lui resta, mais la route était coupée. Il fallut partir à pied et les voilà vêtus comme deux pauvres serruriers, qui traversent Elrange, Uckange et arrivent à Mondelange d'où il partit seul, son camarade blessé aux pieds ne pouvant plus marcher.

Pour gagner Vitry, petit village assis sur les bords de l'Orne, la passerelle étant détruite et ne trouvant pas le moindre bateau, Félizet dut la traverser à la nage et, tout mouillé, il fut obligé, transi de froid, de faire dans les terres labourées les huit kilomètres qui le séparaient d'Hauconcourt. Tout était désert; il trouva pourtant une vieille femme qui lui apprit que Mézières était occupé et qu'il fallait passer par Rugy, c'est-à-dire traverser la Moselle. Il la passa comme l'Orne en faisant cette seule réflexion que l'eau de la Moselle est infiniment plus agréable que celle de l'Orne. Mais à Rugy il tomba en pleine occupation allemande; il entra chez un épicier, se dissimulant autant que possible, quand la porte de la boutique s'effondra plutôt qu'elle ne s'ouvrit et un lieutenant entra, lui mit la main sur l'épaule en lui disant: « Toi écrivain ya; toi écrire », et le voilà qui, sous la dictée du Prussien, dresse une réquisition qui vide la boutique du coup.

Il sortit de Rugy et rencontra le 2e régiment d'artillerie hessois. Il se cacha tant bien que mal, passa par bonheur inaperçu et, laissant à gauche Malroy, il vit brusquement se détacher au-dessus de la ligne verte des forêts qui dominent la crête le cône rougeâtre et majestueux du mont Saint-Quentin. Il était arrivé. C'était Metz.

Il n'avait depuis longtemps été aussi heureux, sa mission était accomplie; pas encore cependant, car il fut immédiatement salué par une salve partie du 2e chasseurs français; mais (nous dit-il dans un récit auquel j'ai emprunté presque tout ce que je viens de vous narrer) « les cavaliers tirent mal à cheval ; le 2e chasseurs est pourtant un excellent régiment, les hommes sont entêtés, pas moyen de leur faire cesser leur maudit feu. J'avais si mauvaise mine! Je courus vers eux en criant : France! ils s'arrêtèrent ».

Il lui fallait voir Bazaine. Il traversa donc Metz au milieu d'une

patrouille, insulté par la population qui le prenait pour un espion, et il comparut après bien des pourparlers devant un homme indifférent qui lui fit un accueil glacial et reçut sa missive sans le moindre mot de remerciement. C'était Bazaine, le traître, au procès duquel il dut plus tard comparaître comme témoin.

Il n'avait eu pour récompense que le sentiment du devoir accompli. Pour un homme comme Félizet, cela suffisait, sa conduite ultérieure le montra. Resté dans Metz malade après la capitulation, il s'évada une première fois, rentra dans le Luxembourg déguisé en paysan et reprit immédiatement du service dans l'armée de l'Est, ayant simplement changé son prénom de Georges en celui de Marie. Repoussé en Suisse avec Bourbaki et blessé à la tête par une balle, il s'évada une seconde fois pour reprendre encore du service dans l'armée de la Loire et resta aux ambulances jusqu'à la fin de la guerre. Ce n'est pas tout, la Commune arrive, il est encore à Colombes à soigner les blessés.

Devant un homme qui a accompli de tels actes, qui a servi de cette façon son pays, il n'y a qu'une chose à faire, il n'y a qu'à se découvrir. Je me permets de saluer sa mémoire en votre nom et au mien.

* * *

Je vous ai dit au début de cette notice que Félizet était un littérateur ; vous le saviez déjà, ayant encore sous les yeux les belles images et dans les oreilles la douce musique de ses phrases harmonieuses, lorsqu'il prononça ici même l'éloge de Rochard. Il y a peut-être même un peu d'ironie à ce que ce soit moi qui loue si mal, qui soit appelé à faire l'éloge de cet homme qui a su si bien parler des miens, mais je me rassure parce qu'au paradis des bonnes gens il sait qu'à défaut d'autre chose, je suis plein de bonne volonté. Et du reste cet éloge que je prononce, c'est lui qui en grande partie l'a écrit, car les meilleures pages en sont celles que je me suis permis de lui emprunter.

Il s'est manifesté dans bien des genres. Allié à Laurier par sa femme, il devint l'ami d'About, de Gambetta et surtout de Francisque Sarcey.

Il était à bonne école pour faire du journalisme, et dans *le XIX*e *siècle* il a tenu une place honorable. Il y faisait la chronique scientifique sous le nom de Henri Vivien. Il y écrivit même un roman. Je vous ai donné plusieurs échantillons de son style, il est inutile d'en dire davantage.

Félizet avait quarante-huit ans quand j'eus l'honneur de faire sa connaissance. Ses cheveux blonds avaient déjà pris des tons d'automne ; ils commençaient à pâlir et, en s'éclaircissant, ils laissaient voir le front haut, solide, bien conformé, comme modelé sur un puissant cerveau. Le nez, régulier, était un peu saillant, les pommettes accusées. Les moustaches un peu épaisses et la barbiche à l'impériale le faisaient ressembler à un ancien militaire. Le teint rose un peu poussé donnait une valeur toute spéciale à la coloration bleue des yeux qui étaient très expressifs. La pensée y apparaissait rapide et s'y traduisait par le jeu des pupilles, le changement de nuance des iris et la mimique soudaine des paupières et des sourcils.

Le regard paraissait en jaillir prompt comme l'éclair, parfois dur comme le bleu de l'acier, mais le plus souvent doux, estompé, un peu mouillé comme l'émeraude azurée de la mer, quand il n'était pas malin et pénétrant comme s'il voulait entrer dans la pensée de son interlocuteur.

Je le vois encore dans son cabinet de la rue d'Amsterdam. Le jour y était fort discret et éclairait doucement les objets qui révélaient bien la nature artistique de celui qui les y avait placés. A côté d'une belle cheminée en bois sculpté et d'un superbe bas-relief situé derrière la table à laquelle il travaillait, il y avait d'antiques objets de cuivre et une batterie de vieux mortiers pharmaceutiques qui donnaient à cet ensemble un aspect un peu mystérieux.

Mais au lieu du vieil alchimiste qu'on n'aurait pas été très étonné d'y rencontrer, on était accueilli par un homme au regard franc, à l'air affable et qui vous donnait l'impression d'une grande bonté. Il aimait en effet à rendre service et à faire le bien. Sa charité quoique peu connue de ses collègues était très appréciée par les pauvres pour lesquels il aimait à se dévouer, et parmi les travailleurs il a laissé l'impression d'un praticien aussi habile que modeste et surtout désintéressé.

Sa caractéristique était du reste la façon dont il voyait la vie, non pas comme les modernes arrivistes, qui tout jeunes semblent déjà porter tristement sur leurs épaules le fardeau d'une longue existence, mais joliment, avec les yeux de l'optimisme, sans trop songer au lendemain, en pensant que chaque jour suffit à sa peine et que la gaieté doit être le propre de l'homme.

Mais s'il était bon, il n'était pas très endurant. Chatouilleux sur le point d'honneur, il était toujours prêt à mettre flamberge au vent et considérait un duel comme une chose salutaire et ma foi d'assez peu d'importance.

Il aimait volontiers la polémique et on a encore présente à la

mémoire celle qu'il soutint lors de la création des accoucheurs des hôpitaux.

Du reste pour finir de retracer les traits saillants de son caractère je ne puis m'empêcher de songer au portrait que Gustave Flaubert fait, dans *Madame Bovary*, du chirurgien Canivet quand il le décrit de la sorte :

« Dédaigneux des croix, des titres et des académies, hospitalier, libéral, paternel avec les pauvres et pratiquant la vertu sans y croire, il eût presque passé pour un saint, si la finesse de son esprit ne l'eût fait craindre comme un démon. Son regard, plus tranchant que ses bistouris, vous descendait droit dans l'âme et désarticulait tout mensonge à travers les allégations et les pudeurs. »

Mais en plus du chirurgien Canivet, Félizet avait une âme d'artiste. Il aimait tout ce qui émeut, tout ce qui touche, tout ce qui chante. Son grand bonheur était d'aller passer ses mois d'été dans une villa qu'il possédait à Malo-les-Bains. Il aimait les grands spectacles de la nature et ne se lassait pas de contempler la mer. De l'intérieur de sa chambre pendant la tempête, il pouvait l'entendre « lancer ses grosses lames à l'assaut des rochers, avec une rage farouche que rien n'apaise et qui se traduit par une clameur sourde et continue, harmonieuse comme une plainte et fière comme un défi » (1).

* * *

En octobre 1908, à la rentrée, Félizet me fit savoir qu'il était souffrant et me pria de le remplacer dans ses fonctions de secrétaire de votre compagnie.

Je me souviendrai toujours de l'effet qu'il me produisit à ma première visite. La mort l'avait déjà marqué et de cet homme naguère si robuste et si vigoureux avait déjà fait une pauvre chose haletante et sans force ; mais l'intelligence était intacte. Seuls, le courage, l'énergie, la volonté tenaient encore debout ce pauvre corps qu'un cœur impuissant était inapte à soutenir.

Il m'accueillit néanmoins le sourire aux lèvres, et, d'une voix entrecoupée par les faux pas d'une respiration désormais insuffisante, la sueur au front, les narines battantes, voulut encore plaisanter avec moi; je dus abréger ma visite.

A partir de ce moment ce fut une longue suite de crises d'urémie et d'asystolie. Comment dire les souffrances de cet homme qui

(1) Eloge de Jules Rochard. *Loc. cit.*

vivait dans les angoisses constantes de l'asphyxie, que la situation allongée faisait suffoquer, qui ne pouvait donc jamais passer une nuit dans son lit, et qui comme médecin se rendait un compte exact des progrès du mal. Et pourtant il n'eut pas un seul instant de défaillance.

Mais s'il put avoir le grand courage d'essayer de dissimuler à son entourage tout ce qu'il y avait de douloureux dans sa pénible situation, il eut le suprême bonheur de terminer ses jours au milieu des siens, ayant à ses côtés sa femme, ses filles, son fils qui fut vraiment admirable et même une petite-fille qui venait de naître et dont le sourire perça d'un rayon de soleil l'ombre des dernières tristesses.

Félizet avait une passion pour le jeu de dames où il était de première force ; à chaque visite notre collègue Belin, qui fut pour lui l'ami si bon et le médecin si dévoué, avait l'habitude de faire plusieurs parties avec son malade, et avec la victoire la gaieté revenant, les anecdotes reparaissaient en nombre, il oubliait son mal.

Le 10 novembre 1908, notre collègue sonnait à la porte au moment où on se précipitait pour aller le chercher ; Félizet venait d'être pris d'une syncope. Il monta en hâte dans la chambre où le jeu de dames était préparé pour ce qui devait être la dernière partie et se rendit immédiatement compte de la situation. Rien ne put empêcher la catastrophe qui fut absolument inopinée et par suite sans angoisse et sans souffrance.

Nous apprîmes sa mort par les journaux et nous ne sûmes que plus tard qu'il avait été enterré au Blanc dans le département de l'Indre.

Il était retourné modestement à la terre, entouré seulement des siens comme un brave homme qu'il était, et ayant voulu, sans doute, en supprimant l'éclat d'un convoi plus ou moins retentissant, éviter d'attrister ceux qu'il aimait, de déranger les indifférents et d'éveiller la curiosité de ceux qui ajoutent une grande importance aux marques de l'ostentation.

C'est pourquoi la Société de chirurgie a eu le regret de ne pouvoir l'accompagner à sa dernière demeure.

* * *

N'avais-je pas raison, mes chers collègues, au début de cet éloge, de vous dire que j'allais essayer de retracer devant vous les traits saillants d'une existence bien intéressante et vraiment un peu extraordinaire?

Quoi de plus curieux en effet que la figure de cet homme si

ferme et si souple à la fois, si ferme dans sa volonté de parvenir, dans ses convictions, dans le maintien de ses idées, si souple dans ses manifestations humaines !

Ne le voyons-nous pas en effet tour à tour chirurgien, littérateur, artiste, homme de sport? Il abandonnait le bistouri pour prendre l'épée avec la même aisance qu'il mettait à quitter l'épée pour saisir la plume, et toujours le sourire aux lèvres.

Avec lui, c'est un morceau de la vieille France qui passe, frondeuse peut-être, mais prête à mourir pour une idée; hardie, mais charitable, bourrue parfois, mais si douce au fond!

Ce qui personnifie surtout le caractère de Félizet, c'est certainement la bravoure, cette vertu généreuse devant laquelle pour ma part je m'inclinerai toujours avec respect.

C'est elle en effet qui, dans un joli geste, nous fait faire le sacrifice de notre vie pour sauver celle de notre prochain, quand elle ne s'emploie pas à la défense de ces deux idées qui résument la vie de Félizet comme elles furent le résumé de la préface du livre qu'il dédia à son fils : HONNEUR ET PATRIE.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 7217.